

2015-02-15

Homélie du 6^e dimanche du temps ordinaire B-2015

« Être pris aux tripes à la manière de Jésus »

Je me souviens que déjà, la maladie m'a mis hors circuit. Une première fois pendant sept mois et plusieurs années plus tard, une seconde fois, pendant six autres mois. Ça ne faisait pas partie de mon projet de vie et même ça remettait tout en question, un peu comme si tout mon monde



s'écroulait. Je me demandais pourquoi ça m'arrivait parce que je me croyais bien plus utile dans mon ministère. Je crois que je ne suis pas unique. La maladie dans une vie n'est jamais une bonne nouvelle ni pour la personne malade, ni pour son entourage. Ça bouscule tout, ça exclut de l'organisation habituelle de la vie, du travail, ça change les relations interpersonnelles, ça questionne les valeurs, les certitudes, la relation à Dieu, et même la foi. On ne se reconnaît pas dans une telle expérience. C'est comme

si on n'était pas fait pour cela. La Parole de Dieu qui nous est proposée aujourd'hui est de nature à approfondir notre réflexion sur la question.



Si nous reprenons le propos de la première lecture, nous y découvrons la mentalité qui avait cours au moment où Jésus

intervient dans notre histoire. La maladie devait être diagnostiquée par le prêtre, qui devait juger si la personne était pure ou impure et dans ce dernier cas, la personne devait s'exclure elle-même de la société. Les autres devaient également l'exclure, ne pas l'approcher. De plus, cette loi excluait même la personne du temple, donc de Dieu, tant qu'elle n'était pas guérie. Ça peut sembler complètement aberrant. Mais, pensons-y un peu, n'y a-t-il pas quelque chose de semblable dans nos réactions face à la maladie? Quand on est malade, on a souvent le sentiment d'être seul au monde, d'être seul à vivre ce que nous vivons. N'avons-nous pas l'impression que les autres ne

peuvent pas nous comprendre? Alors, on ne veut pas les déranger et on a un peu tendance à s'isoler. En même temps, notre cercle social se rétrécit. Les visites des amis se font plus rares, non par mauvaise volonté, mais par peur de faire de l'intrusion, par peur de ne pas savoir quoi faire ou quoi dire, etc. Ce ne sont pas des réactions prescriptives comme dans la première lecture, mais ça a les mêmes effets. En fait, cette loi était assez proche de ce que spontanément on ressent devant la maladie. Une forme d'exclusion du cours normal de la vie, une sorte d'exclusion de la vie sociale habituelle.

Mais le texte de l'évangile nous présente deux attitudes tout à fait différentes devant la maladie : celle du lépreux et celle de Jésus. Tous les deux vont prendre une distance par rapport à la loi, par rapport au cours normal des choses. En effet, le lépreux, au lieu



de s'exclure, court vers Jésus et se prosterne devant lui. C'est un geste qui montre qu'il reconnaît en Jésus le messie parce qu'on ne se prosterne que devant Dieu. Il sait qu'il ne devrait pas le faire, mais la volonté de s'en sortir est plus forte que ce qui est prescrit. Pour sa part, Jésus a une réaction vive. Le mot employé dans la traduction liturgique est bien faible pour la décrire. On dit que Jésus a eu pitié. La vraie traduction sonne

moins bien en bon français, mais rend mieux ce qui habitait Jésus. On dit « qu'il a été pris aux tripes » par la situation du lépreux. De plus, Jésus va prendre lui aussi une distance par rapport à ce qui est prescrit. Il devait prononcer une parole de guérison à distance. Alors, non seulement il prononce cette parole, mais il le touche. Il brise l'exclusion. Il l'inclut à nouveau dans la vie sociale et lui demande d'aller faire ce qui est prescrit dans la loi pour montrer qu'il est vraiment guéri en suivant les rites de purification prescrits.

La réaction du lépreux est tout à fait saine. Il bouge, il veut s'en sortir et il fait ce qu'il faut. La maladie ne fait pas partie des plans de personne parmi nous, mais elle fait partie de la vie. Lorsqu'elle arrive, on a deux attitudes possibles. L'isolement, l'exclusion ou, on la traite comme n'importe quel autre évènement : on s'en occupe, on la combat, on veut s'en sortir. Je connais actuellement plusieurs personnes parmi nous qui vivent cette situation et qui ont cette attitude de relever la tête et d'agir positivement devant la maladie. Je salue leur courage, leur détermination et je les remercie de leur témoignage de vie, de cette leçon de vie. La maladie c'est un évènement humain qui fait partie de la vie.

La réaction de Jésus peut aussi nous apprendre quelque chose sur Dieu et sur nous-même par rapport à la maladie. Quand survient la maladie, on a longtemps pensé que c'était Dieu qui nous envoyait cette épreuve. La réaction de Jésus nous montre le contraire. Il est pris par cette situation et montre que la volonté de Dieu c'est la vie et non la mort. Il est remué par la situation et il agit. Il a fait des guérisons même s'il n'a pas guéri toutes les personnes malades. Il en a fait suffisamment pour montrer l'amour de Dieu, même dans de telles circonstances, défaisant par là les idées toutes faites sur le comportement de Dieu par rapport à la maladie.

Dans la maladie, Dieu continue d'être présent et les miracles aujourd'hui continuent d'arriver, mais ils passent beaucoup par les avancées de la médecine. Dieu se fait présent aux chercheurs. Même si tout n'est pas encore connu, certaines interventions chirurgicales, certaines médications transforment radicalement la situation. Les miracles ils se produisent aussi dans l'attitude des personnes malades, tel qu'évoqué précédemment. Plusieurs disent qu'elles sentent la force du Seigneur dans leur combat contre la maladie. Les miracles



peuvent aussi survenir par les autres, par nous. Lorsqu'une personne est malade et qu'elle est accompagnée positivement, les chances de guérison sont plus grandes. Mais dans certaines circonstances la maladie gagne tout le terrain et elle conduit à la mort. La sollicitude de Dieu peut alors se manifester par nous. Quand on sait se faire présent, écouter, cheminer, accompagner les personnes en fin de vie, quand on les aide à soulager leurs souffrances, à apprivoiser leurs peurs, on leur rend leur dignité, car on leur permet d'aller jusqu'au bout de leur parcours et leur permettre de faire leur dernier acte de liberté, celui de quitter et de s'en remettre entre les mains du Père. Nous devenons alors le visage de Dieu, visage aimant qui permet à la personne malade de se familiariser à sa présence. Plusieurs personnes accomplissent cela : pensons au personnel soignant, aux aidants naturels, aux bénévoles des centres de soins palliatifs, à tous ceux et celles qui savent rester présents aux personnes malades. Nous sommes peut-être de celles-là.

Dans notre eucharistie, aujourd'hui demandons au Seigneur le don de croire en sa présence dans ces moments de maladie. Il pourra nous faire saisir son support si nous sommes des personnes malades, si ce n'est pas le cas, il nous aidera à être support pour ceux et celles qui sont dans la maladie.